

Le doute en route, le chemin de croire

L'un, Samuel Adrian, a vu disparaître la foi de son enfance. L'autre, le théologien Bernard Sesboué, a consacré son ministère à expliciter la foi chrétienne. La Vie a voulu faire se rencontrer ces deux chercheurs de sens, pour un dialogue sur le mystère de la foi.

Deux générations les séparent. Samuel Adrian, 24 ans, a pris la route de Jérusalem il y a deux ans. Tourmenté par de grandes questions existentielles, ce jeune khâgneux a glissé dans sa besace *le Gai Savoir* de Nietzsche et la Bible, espérant « naïvement », écrit-il, trancher entre les deux à l'occasion de ce voyage. Il vient d'en publier le récit (*le Syndrome Tom Sawyer*), savoureux et décapant – parfois iconoclaste –, carnet de voyage fait de rencontres truculentes, d'introspection nourrie par l'expérience de la route et les références littéraires, et d'aphorismes inspirés par la marche. Quant à Bernard Sesboué, on ne présente plus ce théologien de 89 ans, ordonné prêtre en 1960, deux ans avant l'ouverture de Vatican II. Près de 60 ans de recherche théologique ont suivi, couronnés par une œuvre prolifique. Sa santé fragilisée ne l'a pas empêché de publier en mars un nouvel ouvrage (*l'Église et la liberté*). Celui qui est aussi l'auteur de *Croire*, dans lequel il passait au crible des objections contemporaines les principales affirmations chrétiennes, nous a reçus à la maison provinciale des Jésuites à Paris, rue de Grenelle, où il réside. À quelques jours de la semaine sainte et de Pâques, une rencontre sur le mystère de la foi... et la liberté de l'homme.

LA VIE. Samuel Adrian, vous racontez avoir eu une foi d'enfant très vivante. Quand et comment vous êtes-vous rendu compte que vous vous en étiez éloigné ?

SAMUEL ADRIAN. Ce qui s'est passé est assez banal et s'est produit au moment de l'adolescence, l'âge où l'on passe

d'une foi héritée au sein de sa famille, culturellement, à une foi d'adulte. On met sa foi en jeu, on commence à se poser des questions, à douter. Chez moi, c'est venu progressivement, sans ébranlement soudain, une sorte de doute qui s'instille en grandissant : à 18-19 ans, je me suis rendu compte que je ne priais plus que des lèvres, et que ce feu que j'avais enfant était éteint. Quand on a eu la foi pendant 15 ans, il y a forcément un vertige. On ne comprend plus très bien pourquoi on vit. On a grandi dans une éducation où Dieu est au centre, où la vie n'a de sens que dans une perspective de salut, de sainteté, et on se retrouve tout à coup suspendu dans le vide. J'ai voulu que ce voyage, qui venait d'abord d'un simple désir de prendre l'air et de réaliser un rêve d'enfant, ait pour destination Jérusalem : j'avais besoin de revenir sur cette foi d'enfant, peut-être pour douter d'une manière plus active. Ce doute passif n'est pas très loin d'une forme d'indifférence ou de tiédeur spirituelle. Je voulais, par l'éloignement, le dépouillement et la solitude, passer de ce doute passif à un doute plus actif.

BERNARD SESBOUÉ. À vous entendre, vous êtes plus proche du doute que vous n'en donniez l'impression dans votre livre. En vous lisant, on sent que vous êtes porté par une sagesse chrétienne assez considérable. Vous choisissez d'aller vers Jérusalem, c'est loin d'être anodin. Vous partez sans un sou : savez-vous que c'est exactement l'un des expériences (*expérience vécue à l'extérieur du noviciat, ndlr*) que l'on proposait aux novices quand je suis entré dans la Compagnie de Jésus en 1947 ? Et pourtant, dans votre

« À 18-19 ans, je me suis rendu compte que je ne priais plus que des lèvres. Quand on a eu la foi pendant 15 ans, il y a forcément un vertige. » SAMUEL ADRIAN

→



livre, on a l'impression que l'arrivée à Jérusalem ne provoque en vous aucune émotion, que vous ne sentez aucun manque. Que vous êtes sorti de la foi de façon toute simple.

S.A. Peut-être est-ce parce que mon livre vient après le doute, une fois que j'ai digéré celui-ci. Finalement, la marche a agi en moi comme une sorte de libération progressive de cette question du doute. Je n'étais pas dans le combat de Jacob avec l'ange, mais dans un état d'esprit plus apaisé. Je crois que je me suis rendu compte que j'avais quitté le rapport à Dieu que suppose le doute. Même si je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir au fond de moi, en marchant vers Jérusalem, une étincelle d'espoir, une attente spirituelle. On attend toujours quelque chose, même quand on a l'illusion de se croire affranchi du christianisme. Aujourd'hui, je me contente de mettre un pied devant l'autre. Je suis privé de cette paix qui consiste à savoir pourquoi on vit. Je suis un peu seul. Dans certains moments de lucidité, ce n'est pas facile à supporter. Cela dit, la vie continue, elle est merveilleuse. Ce serait une forme d'ingratitude de ma part, parce que je n'ai plus la foi de mon enfance, de m'arracher les cheveux ou de me couvrir sous le sac et la cendre, comme dans l'Ancien Testament.

Bernard Sesboué, avez-vous fait vous-même cette expérience du doute ?

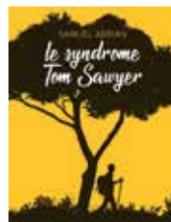
B.S. Je ne peux pas dire que je n'ai jamais eu de difficulté de l'ordre de la foi, mais « mille difficultés ne font pas un doute », disait Newton. J'ai eu une expérience forte à l'âge de 12 ans. J'allais chez le coiffeur, et l'idée m'est venue de la vie religieuse et de la mission. Il y a eu un combat, pendant l'après-midi, et à la fin de la journée j'avais dit oui ! Ce oui, je ne l'ai jamais remis en question, même alors que j'ai eu de grosses difficultés de santé dans mes premières années de noviciat. À certains moments, des questions philosophiques nous perturbent, mais c'est normal. On devient adulte, on grandit, on a des questions, on n'a pas toujours des réponses : j'ai vécu ça comme tout un chacun, mais j'ai cheminé avec ces questions et c'est comme ça que je suis devenu un homme adulte. Personne n'a cherché à m'éviter ce choix qui devait être personnel.

Le doute peut-il être un chemin vers la foi ?

S.A. Tout dépend du point de vue. Pour un chrétien, le doute n'est intéressant que dans la mesure où il n'est qu'une étape vers une foi affermie. Mais il est aussi envisageable qu'il mène à autre chose. Par exemple, une foi païenne, une foi dans la divinité du sensible, dans l'aspect miraculeux de la vie, hors du christianisme. Le voyage m'a fait changer de perspective. J'ai perdu la foi, et quelque chose d'autre, de différent, s'ouvre, que j'avais tendance à imaginer



SAMUEL ADRIAN, 24 ans. Après une enfance fervente, tourmenté par des questions existentielles, il a pris la route de Jérusalem, il y a deux ans, à pied et sans argent. De son expérience, il a tiré un livre *Le Syndrome Tom Sawyer*.



À LIRE

Le Syndrome Tom Sawyer, de Samuel Adrian, Équateurs, 19 €.

comme une situation désespérée. C'est ce qui m'interrogeait quand j'étais petit. À la messe, j'entendais qu'on ne pouvait pas vivre sans Dieu, sans les sacrements. Or dans ma petite vie d'adolescent, je croisais tous les jours des amis qui vivaient sans Dieu et qui, ma foi, se portaient bien. Aujourd'hui, j'ai changé d'ancrage et je me suis rendu compte que ces païens dont on fantasme volontiers le malheur quand on est chrétien, n'ont pas l'air d'être malheureux.

B.S. Ce que je redoute, c'est que dans cette période chrétienne de votre vie, par la force des choses ou des personnes, vous soyez resté dans une forme de passivité. C'étaient des choses qu'on vous imposait, vis-à-vis desquelles vous n'aviez pas de rejet *a priori*, et un beau jour, vous quittez tout ça, mais c'est comme un vêtement que vous avez enlevé et c'est tout. Ça ne vous a pas touché au plus profond. Or, pour moi, quelqu'un qui doute est quelqu'un qui souffre. Il se pose des questions sur le sens de son existence, se demande où est son goût profond pour la vie. Il a devant lui toute sa vie à choisir, à organiser. Quelle norme va-t-il se donner, à quelle morale va-t-il se référer ? Il me semble que le doute doit mettre en mouvement.

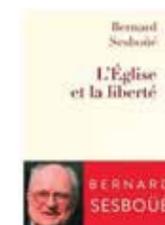
S.A. Les chrétiens parlent beaucoup de rencontre, et je n'ai effectivement rencontré personne. J'ai des souvenirs d'une foi, de prière naturelle quand j'étais

enfant. Le souvenir aussi d'un attachement sensible et esthétique à la beauté du rite, mais il n'y a pas eu de rencontre intime. C'est probablement ce qui a manqué. Mais elle est assez mystérieuse, cette rencontre. La réflexion des jansénistes sur la grâce m'intéresse beaucoup parce qu'il existe une part d'aléatoire qui me semble bien correspondre à la vie de la foi. Certaines personnes ont le privilège de vivre une rencontre avec le Christ. Ça leur est parfois un peu tombé dessus. À l'inverse, d'autres auront beau supplier, il ne se passera rien. Chez les jansénistes, il y a cette réflexion sur l'arbitraire de la grâce divine.

Mais alors, la foi vient-elle de Dieu ou de l'homme ?

B.S. La foi est un don de Dieu ! Si je veux être en accord avec le catéchisme le plus élémentaire, je ne peux pas vous dire autre chose. Un problème se pose alors : pourquoi y a-t-il des gens qui ont trouvé la foi, et pas d'autres ? Je reçois en ce moment une personne âgée qui cherche la foi, et qui dit précisément : « *Je n'ai jamais été touchée, je n'ai jamais rencontré Dieu.* » J'essaie de la pacifier, de la ramener à ce qu'il y a de plus profond en elle, et qui ne peut pas être rattaché à l'expérience de tel ou tel. Je la reçois avec beaucoup de respect, et elle continue. Cela fait trois ans, et cette rencontre ne se produit toujours pas. Elle a un

BERNARD SESBOUÉ, 89 ans. Entré au noviciat jésuite à l'âge de 19 ans, ce théologien a une œuvre prolifique à son actif. Il vient de publier *L'Église et la liberté*.



À LIRE

L'Église et la liberté, de Bernard Sesboué, Savator, 20 €.

« *On grandit, on a des questions, on n'a pas toujours des réponses : j'ai vécu ça comme tout un chacun, mais j'ai cheminé avec ces questions et c'est comme ça que je suis devenu un homme adulte.* » **BERNARD SESBOUÉ**

passé assez lourd. Elle se reproche d'avoir franchement dit non à Dieu et à la foi à certaines périodes décisives, elle se dit : « *Je suis en train de désirer ce que je ne mérite plus du tout.* » Mais personne ne mérite la foi ! C'est un mystère. Et puis, on peut la vivre de plusieurs manières. Tant que vous cherchez à être honnête avec vos questions d'homme, que vous avez une morale qui n'est plus imposée par personne, mais qui est la vôtre, je pense que vous êtes sur la bonne voie. Je crois qu'il y a beaucoup de croyants qui s'ignorent.

Samuel Adrian, revenons à votre foi d'enfant... Quel regard portez-vous sur elle ?

S.A. Un regard ambivalent. D'une part, je la trouve touchante et belle, comme tout acte d'abandon inconditionnel. C'est la confiance qui me touche. D'ailleurs, je n'imagine pas la foi autrement : une sorte de confiance absurde, que rien ne justifie, qui est d'autant plus belle qu'elle est complètement folle. J'ai, d'un côté, ce regard attendri, mais, d'un autre côté, je ne nourris plus une forme de nostalgie, de mélancolie ou de regret à l'égard de cette foi d'enfant. Je constate qu'elle est tarie. C'est un joyau, un beau souvenir.

La foi se transmet-elle ?

B.S. Oui et non... Je vous fais là une réponse bien jésuite ! Il est certain qu'une transmission de la foi s'accomplit dans certaines familles ou certains groupes et qu'on ne serait pas le même si on ne l'avait pas reçue. D'un autre côté, cela ne suffit jamais. Il faut qu'à un moment se produise précisément cette adhésion dont je peux dire qu'elle vient de moi et qu'elle ne m'est dictée par personne, une adhésion qui me renvoie à une rencontre personnelle avec le Christ. L'influence ne vous dispense jamais de la recevoir. On pense trop souvent qu'elle serait automatique. Elle peut, surtout vis-à-vis d'un enfant, revêtir une forme de dressage, c'est certain. Mais au moment où cette foi mûrit vraiment, elle devient quelque chose dont je ne peux pas me défausser sur un autre. Et elle engage pour moi une obligation qui se fait normalement dans l'amour. ♡

INTERVIEW SOPHIE DESANGES
PHOTOS NICOLAS FRIESS POUR LA VIE